

silence, on irradie

Christophe Léon

Roman



Extrait de la publication



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

silence, on irradie

Christophe Léon

Roman

Illustration de couverture
de Claude Cachin



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Un village à l'abri d'une centrale nucléaire.

Sven se baigne en catimini dans le lac qui borde la centrale, l'eau y est très chaude malgré l'hiver.

Un jour une explosion pétrifie tout. Sven, sa petite sœur Siloé et Grégoras, débile léger, survivent.

Lorsque des chars, des hommes vêtus de combinaisons blanches arpentent le village à la recherche de survivants, les trois enfants se terrent. Ils restent au village, seuls.

Voilà un récit pétrifiant, un brin d'humour, beaucoup de tendresse pour les personnages. Une sorte de douceur amère se dégage de ce roman.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.



Avec le soutien du CNL.

silence, on irradie

À Ellize et Arno.

Des forêts de résineux... De grandes prairies verdoyantes... Depuis l'incident, des périmètres ont été déterminés tout autour du site. Un premier, dont les limites s'étirent sur une centaine de kilomètres, est interdit aux habitations – toutefois un nombre important de personnes y vivent encore. La zone interdite s'étend sur une circonférence de vingt kilomètres autour de la centrale nucléaire. Les axes routiers et les chemins sont gardés par des hommes en armes accompagnés de molosses. Une sente longe le périmètre. On peut apercevoir de l'extérieur une clôture barbelée sur des poteaux en béton de deux mètres vingt de haut, ensuite une piste, puis un fossé et encore des clôtures. Enfin, une trouée large d'une vingtaine de mètres.

Le lac artificiel bordé de sapins à l'odeur camphrée de résine présentait une superficie de vingt-deux kilomètres carrés. Il était situé sur les rives d'un affluent de la Tnierp, fleuve qui traversait le pays de part en part. Il y circulait des péniches nomades, la poupe hautaine tatouée d'un patronyme idiot et numéroté – du genre *Nouchka 3*. Sven se baignait nu dans le lac. Ses parents ignoraient qu'il s'y rendait chaque semaine, le vendredi, après la fin des cours.

Au fil des semaines, Sven prenait de l'assurance et s'écartait du rivage. Il prenait plaisir à disparaître sous l'eau, à l'aplomb de la surface. La tête la première, yeux hermétiquement clos, narines pincées, il tentait de descendre aussi profondément que lui permettait la capacité de ses poumons. Sven comptait les secondes passées en apnée, respectant le même intervalle entre chacune, en ajoutant une si nécessaire pour battre son précédent record. Ainsi, il pouvait se faire une idée précise de sa performance.

Jamais personne ne venait tremper sa couenne par ici. Le long du chemin tortueux et envahi par les mauvaises herbes qui menait au lac, des panneaux dissuadaient les randonneurs. Une tête de mort, entourée d'un cercle rouge, avait de quoi effrayer les audacieux. Les autres abandonnaient avant même d'avoir commencé.

*

Un vendredi.

Sven était en tenue d'Adam malgré la froideur ambiante. Le mois d'avril touchait à sa fin. La température extérieure ne dépassait pas les quatorze degrés. Celle du lac vingt et un. Une couche épaisse de vapeur ondulait à sa surface. Sven s'éloigna de la grève. Il pouvait apercevoir, derrière la cime conique des arbres, les quatre cheminées des réacteurs et, un peu à l'écart, les deux autres en construction. C'était la première fois qu'il distinguait clairement les bouches en ogive des édifices. Sven glissa ses bras croisés sous sa nuque afin de mieux jouir du spectacle. Cette position trop décontractée le déséquilibra. Il tenta de se retenir à la surface de l'eau. Évidemment, elle n'offrit aucune résistance. Sven but la tasse, la soucoupe et la petite cuillère. Il se remit péniblement d'aplomb – bien à plat sur le dos.

Des échafaudages entouraient les deux bâtiments en construction. L'ensemble ressemblait à un jeu de mikado en équilibre. Des quatre cheminées en fonction s'échappait un panache compact de fumée laiteuse. Le ciel, d'un bleu marmoréen, absorbait la déjection opaline des cheminées avant de la dissoudre dans l'immensité céleste.

Sven crawlait à fond les manettes, toutes voiles larguées, dans cette eau chauffée par la centrale nucléaire qu'on appelait familièrement la *Centrale*. Il testa son endurance. Il fit à nouveau la planche dès qu'il sentit naître la crampe. Sur le dos, les bras en croix, Sven était le maître de l'espace. Il y flottait, faisant se rejoindre les deux mondes en un seul. Une vaguelette venait parfois s'infiltrer entre ses lèvres, ou lui boucher une oreille, ou lui remplir une narine ou lui rappeler le goût du boudin cru. Sven ne se laissait pas distraire. Il restait, contre vague et charcuterie, le maître de l'espace.

On lui avait expliqué à l'école, puis au collège, que les eaux du lac refroidissaient les réacteurs de la Centrale. Elles filaient à travers un jeu complexe de tuyaux en direction de ce que les gens nommaient le *Cœur*, sans trop savoir de quoi il s'agissait. Certains parlaient de *centre névralgique*, d'autres de *névralgie centrale*

et d'autres encore, moins au fait des sciences et des techniques de pointe, de *centralgie*, mot inventé de toute pièce et qui en jetait des tonnes. Par capillarité ces tuyaux devenaient eux-mêmes brûlants. La chaleur remontait jusqu'au lac. Les eaux usées, elles, étaient traitées dans une usine en aval. Sven ne se posait pas la question de savoir par quel miracle de simples tuyaux réussissaient à réchauffer toute cette étendue liquide.

*

Sven habitait avec ses parents le village le plus proche du lac, à environ trois kilomètres en amont. Un gros bourg qui avait enflé sous l'effet d'une démographie galopante. Les progrès de la médecine n'y étaient pas pour rien. Le village était connu pour sa main-d'œuvre bon marché et le nombre croissant de ses naissances d'enfants qu'on appelait, hypocritement, *différents*. Ces différences allaient de la malformation physique au handicap cérébral. Mais Sven, à son âge, n'en avait pas conscience. Son père était employé par la Centrale. Il s'occupait de maçonnerie et de plomberie. À l'occasion, il prêtait main-forte aux équipes d'entretien. C'était un homme bon.

La mère de Sven travaillait à la cantine de la Centrale. Elle organisait le service du midi et servait à table. Femme charpentée, large de bassin et d'esprit, elle enseignait autour d'elle la gentillesse et la philanthropie. Son seul défaut était de trop aimer ses enfants.

Sven avait une petite sœur, Siloé, âgée de cinq ans et des poussières de mois. Blonde, menue et ravissante, Siloé faisait de l'ombre à son frère dans le cœur de ses parents. Elle accaparait les regards et les attentions. Diamant parmi les diamants, Siloé brillait sous toutes ses facettes.

Même si Sven avait quatorze ans et en paraissait à peine douze, il ne laissait pas ses copains lui marcher sur les pieds. Par obligation, pensait-il, il devait être dur à cuire et coriace à avaler. Si les bagarres lui pochaient les yeux, elles lui raffermisssaient la volonté. Au cours du change, un gnon valait une once de notoriété supplémentaire, une beigne sur le coin du museau un laissez-passer à la frontière entre l'adolescence et l'âge adulte.

Siloé avait, en quelque sorte, aidé Sven à grandir. Loin de lui en être reconnaissant, son frère lui en voulait. Il ne lui pardonnait pas l'abandon volontaire de ses peluches, la relégation de son train miniature, la relégation des

voitures de course dans une malle au grenier. Sven était devenu un garçon moins câlin, davantage enclin à la solitude et à la réflexion, ce qui n'interdisait pas les bêtises. Comme d'aller nager dans le lac malgré l'interdiction formelle des autorités et, s'ils l'avaient appris, de ses parents.

*

La grande ville, Nardyl, se situait à une trentaine de kilomètres du village de Sven. On la disait grande parce que lointaine. Par un effet saisissant de loupe magique, plus la ville était éloignée plus on l'imaginait grande. Le moindre hameau situé à des milliers de kilomètres se muait instantanément en mégapole, un lieu-dit devenait une métropole, une cabane un palace, une crotte de mouche un caca de dinosaure.

Sven avait eu rarement l'opportunité d'y aller. La dernière fois, il s'y était rendu pour une visite chez le médecin. Sa mère l'accompagnait. Mais ça, il ne le dirait à personne. Dans le train qui les menait à Nardyl, Sven avait passé la majeure partie de son temps le front collé à la fenêtre, regardant le paysage défiler sous ses yeux. Une marque graisseuse huilait la vitre. Sven glissait parfois et devait reprendre sa position. Il finit par ne plus savoir si c'était la vitre qui soutenait son front ou l'inverse. Plus ils se rapprochaient

de la ville, plus les forêts cédaient la place à de petits groupes de maisons tapies les unes contre les autres. De petits paquets tirés au cordeau, seulement dénombrables par les cheminées qui fumaient sur les toits.

En ouvrant la bouche, Sven avalait les animaux, les voitures et les gens. Le jeu consistait à en gober le plus possible jusqu'à ce qu'une sensation d'écoeurement virtuelle vous donne la nausée, véritable celle-ci, mais due au roulis lancinant du wagon. Les champs s'étendaient à l'horizon, toujours plus vastes, à perte de vue. Des paysans sur leur tracteur rouge traçaient des sillons rectilignes dans la terre grasse. Chaque griffe était une scarification, et toutes se rejoignaient à l'infini.

La mère de Sven s'était décidée à prendre une journée de congé parce que son fils avait brutalement perdu – en une nuit – tous ses cheveux. Un matin, disposées en touffes éparses, de pleines poignées constellaient son oreiller. Une idée saugrenue lui était alors venue à l'esprit à la manière d'une vesse-de-loup qui en une nuit montre sa fesse blanche et lisse dans le pré. Il avait caressé son crâne du plat de la main – une vraie coquille d'œuf. Un saut jusqu'à la glace de la salle d'eau, et Sven avait pu contempler à loisir la plus belle tête de couillon de la

région – oui, mais... de couillon chauve. Loin de l’effrayer, cette perte capillaire l’amusa. D’autant qu’il ne souffrait pas. Se retrouver déplumé, de la tête aux pieds, comme il aimait à blaguer, lui conférait un air adulte qui ne lui déplaisait pas et fit sensation dans la cour du collège.

*

Yougor Sidaref était spécialisé en dermatologie – la science de la peau qui pèle et du bouton blanc qui fleurit sur la pointe du nez. Il s’était installé dans cette région pour les perspectives d’avenir et de carrière qui étaient excellentes. Aucune personne saine d’esprit et aimant regarder les matchs de foot à la télé le samedi soir ne se serait sans cela, *la perspective*, exilée dans ce coin perdu du monde et du pays en particulier. On ne parlait pas de Nardyl meilleur, mais on en parlait une *perspective* en relief sur son *curriculum vitae* professionnel.

Yougor travaillait le matin à l’hôpital général. Vénérable bâtisse du moyen âge industriel que fardait une couche de peinture neuve en guise de cache-misère. Les après-midi, Yougor recevait en consultation dans un petit bureau mis à sa disposition dans un ancien dispensaire réaffecté, dans l’aile sud de l’hôpital. Âgé de vingt-huit

ans, Yougor était célibataire. Son physique, un tantinet étriqué, n'en imposait pas vraiment. Mais, fils unique, il avait souhaité faire honneur à ses parents dès le début de ses études. Il y était parvenu en obtenant son diplôme de médecin et plus tard sa spécialité. Il habitait un studio en centre-ville. En réalité, il ne faisait qu'y dormir. La majeure partie de son temps, il la passait à l'hôpital ou dans son cabinet, en auscultations et réunions de travail. Yougor aimait son métier. Il aimait soigner, mais par-dessus tout établir un diagnostic, trouver la cause d'une maladie et en déduire son traitement. Il se considérait comme une espèce de détective spécialisé dans les affaires du corps – un docteur Holmes moderne. La chasse aux virus, la traque aux microbes, la filature des mycoses, la découverte d'anthrax étaient pour lui davantage un jeu de stratégie que la simple application de ses connaissances médicales. Yougor rêvait de laisser un jour son nom à une maladie comme d'autres rêvent de faire fortune.

*

Les cas tels que celui de Sven étaient fréquents. Yougor en voyait au moins un par semaine. Il en connaissait la cause et la fréquence. Il pouvait reconforter les familles et leur assurer que les cheveux des patients atteints allaient repousser

au bout de quelques mois. Ces pathologies étaient inhérentes au lieu. Elles se reproduisaient partout à proximité des centrales réparties à travers le pays.

La direction de l'hôpital, suivant en cela les consignes des autorités, demandait aux médecins de ne pas affoler les patients mais plutôt de les rassurer afin de ne pas créer une situation de panique.

Sven avait la particularité d'avoir perdu en une seule nuit ses cheveux, ce qui ne manqua pas d'intriguer Yougor et de réveiller le détective qui sommeillait en lui.

Dis-moi un peu, Sven, qu'as-tu fait ces derniers temps de... de, disons, différent... demanda Yougor. Différent comment ? interrogea Sven. Je veux dire, que tu n'avais pas l'habitude de faire ou alors que tu fais depuis un certain temps et de façon fréquente mais sans y penser plus que ça par exemple, compléta le médecin.

Sven comprenait bien le sens de la question. Il appréciait ce jeune docteur barbichu – un bouc effilé piquetait l'espace juste devant son menton. Sidaref était différent du vieux Nordoï, le médecin du village qui passait ses soirées à s'imbiber

d'alcool et à chanter de vieilles chansons enfouies dans sa mémoire ivre – en principe vulgaires, mais parfois nostalgiques. Sven savait qu'il aurait dû parler du lac. Des semaines durant lesquelles il s'y était baigné et continuait d'ailleurs de se baigner. Confusément, il pressentait qu'une relation étroite liait ses cheveux et les eaux chaudes du lac. Une histoire de cause à effet dont il ne maîtrisait pas bien le mécanisme. Si sa mère n'avait pas été présente et si la crainte de se faire enguirlander ne l'en avait pas empêché, il aurait avoué son secret au médecin. Il se serait confié à lui sans restriction. Mais sa mère attendait, comme Yougor, qu'il parle.

Rien ne venait à l'esprit de Sven pour combler le silence. Muet, il baissait les yeux sur ses chaussures, y cherchant un réconfort qu'il ne trouvait pas. Il s'abîma un instant dans l'entrelacs de ses lacets, remonta jusqu'à un œillet et soupira. Rien, alors... insista Yougor qui ne voulait pas brusquer le jeune garçon. Rien, répondit Sven en inclinant la tête afin de dissimuler la rougeur qui lui montait au visage. La mère de Sven haussa les épaules. Depuis que le docteur lui avait prédit que les cheveux de son fils repousseraient, elle n'avait qu'une hâte : ne pas louper le prochain train et rentrer au village dare-dare. Siloé, qu'une nounou gardait dans la journée, serait ravie de la voir revenir plus tôt.

Donc, si je comprends bien, jeune homme, tu n'as pas changé tes habitudes, tu n'as rien fait de remarquable et un matin tes cheveux sont tombés d'eux-mêmes, comme épris d'une soudaine liberté? reprit doucement Yougor. Sven sentit derrière la douceur du médecin son agacement et l'ironie qu'il cachait sous des dehors affables. Il secoua la tête et souffla une réponse négative qui se perdit dans le feu de sa confusion. Yougor retourna à sa table, circonspect et déçu par le manque de coopération de Sven.

*

Sven pratiquait plus volontiers la brasse, plus précisément la brasse coulée. Cette nage, faite de souplesse et de fluidité, lui permettait de profiter pleinement de l'eau qui, dans une même étreinte, chatouillait et caressait sa peau. Il glissait en rythme dans l'onde. Chef d'orchestre, il réglait sa cadence sur le bourdonnement que l'eau, en les remplissant, engendrait dans ses oreilles. Sven soulevait sa tête à la fin de chaque mouvement. Il respirait à pleins poumons l'air frais en suspension dans la vapeur opalescente qui nappait d'une couche vaporeuse la surface du lac. Il se dirigeait vers la berge, à l'endroit où une pierre plate protégeait ses habits et où le sable, d'abord gris foncé et

mouillé, s'effilait en séchant pour devenir clair et miroitant.

Le soir ne tarderait pas à tomber. En avril, dans cette région, la lumière cédait sans transition la place à l'obscurité, ne laissant pas à l'imprudent le temps de s'y habituer. Déjà les arbres de la forêt étiraient leurs ombres pour en dérouler le tapis sombre, qui se diluait jusqu'à noircir la terre d'une marque indélébile. Sven sortit de l'eau. Il frémit au contact de l'air froid. Des gouttelettes suintaient de ses cheveux. Ceux-ci avaient fini par repousser, peut-être pas aussi drus et aussi fournis qu'autrefois, mais par repousser quand même. Au collègue on l'avait successivement appelé crâne d'œuf, brosse à cabinets, oursin *ratamolo*, tête de nègre et tout récemment, tifs d'escargot.

Sven coinça sa chemise dans son pantalon. Il s'assit sur la pierre afin d'enfiler ses chaussettes – la gauche était trouée – et de mettre ses chaussures d'une demi-pointure trop petite.

Il ne restait à Sven que vingt minutes pour rentrer chez lui avant le retour de ses parents. Il devait, cela faisait partie de ses attributions, préparer la table et, depuis peu, aller chercher Siloé chez la voisine. Cette dernière obligation, il la détestait de tout son cœur. Elle lui donnait

l'impression d'être au service de sa sœur, son domestique en quelque sorte. Chose qu'il avalait difficilement – et de travers.

*

Siloé aimait sa nourrice.

Agreda était une femme d'un certain âge. Son énorme popotin retroussait le bas de ses jupes. Un réseau autoroutier de veines variqueuses sillonnait ses mollets qu'elle avait poilus. Agreda était une vieille femme à l'esprit leste. Elle taquinait volontiers et s'emportait tout aussi aisément. Elle avait mis au monde une ribambelle d'enfants, maintenant tous grands et partis vivre leur vie ailleurs. Le mari d'Agreda, Antin, qu'elle surnommait affectueusement *Tinetine*, était mort accidentellement à la Centrale. Cela s'était passé dix ans plus tôt.

Antin avait été victime de la surchauffe d'un des réacteurs. Un incident qui relevait pourtant de la routine. Chargé de colmater les brèches qui apparaissaient à intervalles réguliers, Antin s'était spécialisé dans l'intervention au sein même de ce qu'on appelait la *Cocotte-minute*. Cette sorte de grande marmite isolante contenait en son sein une quantité non négligeable de matières dangereuses, dites fissibles par les ingénieurs

omniscients. Une dernière fois, Antin avait pénétré à l'intérieur pour colmater une fissure détectée par des capteurs. Des outils si précis qu'ils tombaient en panne à la moindre occasion, illuminant la salle des commandes d'une myriade de loupottes multicolores. Ce jour-là, Antin venait de prendre possession d'un nouveau matériel de haute précision qu'il étrennait. Son collègue, plus souvent soûl qu'à son tour, avait déjà bu une quantité importante d'eau-de-vie – un tord-boyaux à base de pommes de terre, de noyaux de prunes, de glycol, de sucre à volonté et autres substances aussi indéfinies que douteuses. Il avait, par mégarde, relâché une manette qui avait entraîné un engrenage qui avait appuyé sur un *bitoniau* qui avait relâché la pression des vérins qui retenaient l'ensemble en position ouverte. Le couvercle de la *Cocotte-minute* était retombé sur Antin, le coupant du monde des vivants à tout jamais. On avait dégagé *Tinetine* dix minutes plus tard, cuit à point, un regard de stupéfaction encore gravé sur son visage qui ressemblait à du chiffon bouilli.

Agreda eut droit à des condoléances sincères mais néanmoins sommaires des responsables de la Centrale. Puis on passa à autre chose, la laissant seule, confite dans son chagrin et, surtout, sans revenus. Pour cette raison, et aussi parce qu'elle s'ennuyait ferme, Agreda accepta

de prendre en garde Siloé pendant que ses parents travaillaient et que Sven était à l'école.

Siloé apprit au contact d'Agreda une quantité de comptines que son jeune et immature esprit conservait en mémoire pour les restituer le soir, à table à la maison, légèrement modifiées, sous le regard émerveillé de ses parents conquis d'avance. Et celui plus soupçonneux de Sven. Du haut de ses cinq ans et huit mois, Siloé se méfiait de son grand frère comme du zeste des oranges qu'il lui avait un jour pressé dans l'œil. En présence d'adultes, elle avait compris qu'elle ne risquait rien. C'était seulement quand ils se retrouvaient seuls que le danger la menaçait.

Siloé avait connu la frayeur de sa vie quand, un matin, Sven était entré dans la pièce commune, la boule à zéro, plus un cheveu sur le caillou, aussi lisse qu'une peau de banane. Il l'avait toisée d'un air menaçant et produit une grimace, mais une grimace... Une grimace puissance dix, avec les dents en rang d'oignons, les lèvres retroussées, les veines du cou saillantes et, dans les yeux, le regard d'un dément constipé.

Et puis, il y avait ces moments de tendresse durant lesquels Siloé charmait son frère à force de minauderies et de bisous, de câlins et de roucoulades. Elle l'entortillait dans la guimauve de

sa gentillesse. Le roulait dans la farine de sa douceur. Si bien que Sven fondait, se répandait en risettes puérides. Il cédait à ce qu'il considérait, une fois libéré de l'envoûtement, d'une mièvrerie stupide. La journée entière, il s'en voulait de s'être laissé attendrir, se reprochant son cœur d'artichaut ramolli.

*

Sven connaissait mieux le terrain que le fond de sa poche. Ce n'était pas la première fois que la nuit d'avril le surprenait et qu'il rentrait chez lui dans l'obscurité quasi complète. Son instinct l'aidait. Un troisième œil, non pas au milieu du front mais au bout de ses pieds, le guidait à travers un lavis d'ombres changeantes et de pièges.

À la nuit tombée, la forêt s'animait de bruits inquiétants qui laissaient Sven de marbre. À part les loups, qui en de rares occasions descendaient des montagnes festoyer d'une brebis ou deux, Sven ne craignait pas les mauvaises rencontres. Il marchait d'un bon pas, évitant les écueils, empruntant un raccourci pour ne pas être en retard. Il pensait à Siloé, à la corvée de devoir la récupérer chez Agreda. Il exérait le moment terrifiant où la nourrice, la gelée de ses joues agitée d'une houle gourmande, venait l'embrasser.

Ah ! Mon petit Sven ! tonnait-elle. Elle saisissait ses épaules entre les battoirs de ses mains souvent enfarinées ou bien graisseuses de saindoux. Elle approchait les escalopes de ses lèvres luisantes et le bisoutait allègrement, comme si elle ne l'avait pas vu depuis dix ans.

Sven s'inquiétait pour ses parents. Il les voyait vieillir chaque jour davantage. La Centrale les consumait à petit feu. Même sa mère, qui pourtant travaillait dans un bâtiment annexe, avait pris au fil des années cet aspect terreux et gris des gens maladifs. Elle marchait lentement, un poids invisible appuyait sur sa tête qu'elle tenait inclinée sur le côté. Elle s'endormait le soir dans son fauteuil, les aiguilles à tricoter croisées sur son ouvrage, une maille à l'endroit une maille à l'envers. Elle était sujette à des maux de tête fréquents qui la paralysaient. Et, surtout, elle perdait ses dents d'une manière étrange pour quelqu'un de son âge. La dernière, en croquant dans une pomme. L'incisive était restée fichée dans la chair du fruit, totalement incongrue à cet endroit. Sven avait observé, incrédule, sa mère porter une main à sa bouche, se frotter la joue avant de cracher un jet de salive rouge sombre. Elle lui avait tendu la pomme, d'un geste qui n'admettait pas le refus, avant de se précipiter dans la salle d'eau. La perte de ses cheveux n'avait pas causé à Sven un trouble aussi

grand que l'incisive de sa mère plantée dans cette pomme.

Le père, quant à lui, devenait simplement un peu plus soupe au lait. Des accès de rage le laissaient exsangue, avachi dans son fauteuil, un peu de bave séchée à la commissure des lèvres. Il y avait aussi les taches sombres. Elles germaient sur sa peau, surtout sur ses bras et ses jambes. Sortes de grains de beauté, mais plus étendus, elles parsemaient ses membres de marques brunâtres qui s'enflammaient de temps en temps et viraient alors au marron foncé. Elles le démangeaient au point de le rendre dingue, et il se grattait des heures durant.

Sven, distrait par ses pensées, sentit son pied se dérober sous lui. Son genou droit fléchit. Son corps se porta vers l'avant. Il s'affaissa mollement, presque au ralenti. Il battit des bras mais n'eut pas le réflexe de se retenir à une branche. Il s'affala de tout son long dans un bruit de sac de patates. À la différence près qu'il n'était pas tombé par terre mais dans une espèce de trou noir d'où il pouvait apercevoir, en levant les yeux, le point de sortie, délimité en ombre chinoise par de l'humus haché et des branchages éparpillés.

La première idée qui vint à l'esprit de Sven fut : Je vais être en retard.

*

Agreda préparait des champignons en sauce aigre-douce. Siloé jouait à décaniller des toiles d'araignées avec un pique-feu. Comme elle était très dégourdie pour son âge, Agreda lui permettait le maniement du tisonnier. Mais ce soir-là, sans le vouloir, Siloé transperça le fauteuil défraîchi du défunt mari d'Agreda. Un fauteuil, presque une icône, auquel elle associait son souvenir. Siloé s'évertuait à dégager le tisonnier du fauteuil quand Agreda s'aperçut de la bêtise de la fillette. La nourrice poussa une plainte déchirante avant d'empoigner Siloé par un bras. Elle l'accompagna *manu militari* à la cave.

Agreda, après être remontée de la cave, vérifia les dégâts sur le fauteuil. Puis, elle s'effondra en larmes. La nourrice regrettait déjà son accès d'humeur. Elle jeta un regard désespéré vers le fauteuil en cause. Elle fit un mouvement pour revenir sur ses pas et aller chercher la pauvre gamine qui ne méritait pas un tel traitement. Un drôle de bruit, un ronflement sourd et lointain, la surprit dans son intention.

*

Sven venait d'être happé dans une de ces galeries que les gens de la région avaient creusées des années auparavant dans le but de cultiver des champignons. Ces champignonnières trouyautaient les bois et rendaient les sols friables. L'accident dont avait été victime Sven n'était pas isolé. Une année plus tôt, une classe entière, qui profitait d'une sortie printanière, ainsi que la maîtresse, avait été engloutie dans une de ces veines sauvages, entraînant fractures et contusions multiples.

Sven poussa un cri aigu, non pas pour appeler à l'aide mais pour libérer ses nerfs mis à rude épreuve. Sa voix se perdit dans la nuit. Il se mit debout. Il tendit le bras afin d'évaluer la distance qui le séparait de la sortie. Il sauta, tentant d'atteindre l'ouverture trois mètres plus haut – en vain. À de nombreuses reprises, Sven essaya de grimper le long de la paroi, retombant sans cesse sur ses fesses. Ce ne fut qu'après l'énième tentative qu'il eut peur de ne jamais y parvenir. On ne me retrouvera pas, murmura-t-il. Puis, il hurla aussi fort qu'il le pouvait. Il appela au secours jusqu'à ce que sa voix se casse et ressemble au jappement rauque d'un chiot affamé. Vaincu, il se laissa aller et pleura.

Son nez coulait. Il renifla. Il essayait d'un revers de manche la chandelle qui dévalait de sa

lèvre supérieure quand une lointaine explosion se produisit. Le sol se souleva sous ses pieds. Trente secondes à peine s'étaient écoulées. Sven eut l'impression qu'un ouragan arrachait tout sur son passage. De l'eau pénétra à l'intérieur de son trou, chargée de vase, de branches, de feuilles et de petits rongeurs morts.

*

Yogor Sidaref, le dermatologue de l'hôpital de Nardyl, était rentré tôt de ses consultations. Une fois n'était pas coutume. Fatigué, il avait réussi à reporter ses deux derniers rendez-vous pour le lendemain – une veuve pustuleuse et un comptable développant une mycose mal placée. Il referma la porte de son studio derrière lui. Il retira sa veste sous laquelle sa blouse blanche, avec son nom brodé sur la pochette, bâillait. Il la pendit au crochet sur sa droite et, par-dessus, la blouse qu'il secoua afin de la faire rentrer dans ses plis.

Yogor fit couler l'eau chaude dans le lavabo. Il lui servait aussi d'évier pour la vaisselle, de bidet pour se nettoyer les pieds et, à l'occasion, de bac à cheveux pour les shampooings. Quand il obtint la température souhaitée, il s'aspergea le visage. Il s'essuya minutieusement et se recoiffa. Puis, il alla allumer la télévision.

La télévision était son unique compagne. Chatte docile qui ne perdait pas ses poils en été, elle ronronnait dans son coin quand il vaquait à ses occupations. Il ne l'écoutait pas toujours, mais son bourdonnement le berçait. Elle lui rendait la vie moins solitaire. Lui donnait le sentiment d'exister.

Récemment, Yougor avait fait la connaissance d'une institutrice. Une jeune femme gracile et souriante avec laquelle il avait sympathisé. Il la rencontrait le matin sur le chemin de l'hôpital, à l'arrêt du bus qu'elle prenait pour se rendre à l'école où elle enseignait à des enfants de onze et douze ans. Elle était jeune. Il y avait dans son allure un *il-ne-savait-quoi* qui l'avait immédiatement séduit, mais aussi intimidé. Ce fut à l'hôpital, quand elle amena un de ses élèves éclopé, qu'ils échangèrent leurs premiers mots. Le contact établi, le courant passa aussitôt.

Yougor, tout en mastiquant une sardine, se rappela qu'elle lui avait dit, ce matin-là, qu'elle partait visiter avec ses élèves la Centrale et qu'elle rentrerait dans la soirée. Ils s'étaient salués et promis de trouver un moment pour se voir et, pourquoi pas, dîner ensemble. L'institutrice était montée dans le car. Yougor l'avait regardée s'éloigner.

Yougor regardait la télé sans vraiment la voir, l'esprit ailleurs. Il songeait à l'institutrice. À la possibilité d'entamer une relation suivie avec elle. À son inexpérience avec les jeunes femmes. À son travail absorbant, qui dévorait tout son temps. Son regard fut attiré par le journaliste qui présentait le journal télévisé du soir. Il vit s'incruster en arrière-plan des images d'hommes bizarrement caparaçonnés de vêtements blancs. Des masques leur donnaient l'air de mouches humaines s'agitant dans tous les sens. Il se leva et alla augmenter le son. Il resta debout devant l'écran à écouter la voix neutre du journaliste.

... l'incident s'est produit à dix-sept heures trente-deux à la Centrale. Un incident de moindre gravité que nos équipes ont dès le début maîtrisé. Il semblerait qu'un phénomène naturel, du type d'un tremblement de terre, ait occasionné quelques dégâts sans importance. Dans tous les cas, les autorités vous demandent de ne pas sortir de chez vous, ni d'entraver les secours qui partent en ce moment même de Nardyl vers la Centrale. La situation est sous contrôle, il n'y a pas lieu de...

Yougor pensa à l'institutrice. Aux enfants qui visitaient la Centrale cet après-midi-là. Puis, à son devoir. S'il y avait des blessés, certains, les plus graves, seraient acheminés en urgence vers

l'hôpital de Nardyl. Il devait immédiatement rejoindre son poste. Il se précipita sur son manteau. Oubliant d'enfiler sa blouse, il dévala les escaliers quatre à quatre.

Une fois dans la rue, Yougor courut. En chemin, il pensa au nombre croissant de maladies de la peau qu'il traitait. Aux cancers qui avaient triplé depuis un an et que les statistiques officielles masquaient sous d'autres appellations. Il se remémora ce jeune garçon – comment s'appelait-il déjà ? il en voyait tellement – qui avait perdu en une nuit tous ses cheveux. En passant au galop devant l'arrêt de bus, il revit l'image de l'institutrice. Elle lui souriait et lui disait : À demain.

Arrivé à l'hôpital, Yougor remarqua l'agitation qui y régnait. Ah ! te voilà ! lui dit un médecin de ses confrères qui le croisait. Viens ! Vite !

*

Siloé n'avait jamais peur dans le noir. La petite fille y trouvait de nombreux sujets de distraction que sa curiosité explorait sans relâche. Le noir, tout d'abord, n'était pas d'une qualité égale. Si l'on regardait en direction du sol, le noir s'assombrissait en s'épaississant. Il faisait

alors penser à du charbon ou à de la crème au chocolat. Il devenait opaque, si bien que l'œil s'y noyait tout entier. Mais, si on levait les yeux progressivement, le noir s'estompait. Il cédait la place à une couleur intermédiaire, un mélange de brun foncé et de gris de suie. C'était dans cet espace-là que les choses s'animaient. Elles prenaient corps et se multipliaient à l'envi. Siloé possédait un sixième sens. Il lui permettait d'apercevoir des formes en mouvement là où personne ne voyait rien. Elle les baptisait d'un nom d'animal selon les contours qu'elle devinait. Tantôt oiseau, tantôt renard, tantôt ours, tantôt dragon. Elle créait sa propre ménagerie à usage personnel. Elle jouait avec comme elle aurait joué avec des peluches ou des poupées.

Non, ce qui l'émouvait dans cette cave, ce n'était ni l'obscurité ni d'être seule, mais que sa nourrice, Agreda, fût pour la première fois très en colère contre elle. Une véritable colère. Pleine de cris et de gestes brutaux que Siloé avait subis avec passivité. La brutalité avait toujours eu pour résultat de tétaniser la fillette. Siloé considérait Agreda comme une seconde mère. La nourrice avait eu, au fil des jours, davantage d'attentions pour elle. Elle s'était prise à l'aimer à l'image de ses propres enfants. Bien qu'elle gardât une certaine distance *professionnelle* quand la mère de Siloé la déposait le matin et venait la

reprendre le soir. Dès qu'elles se retrouvaient toutes les deux, Agreda câlinait outrageusement sa jeune protégée. Siloé n'en revenait pas d'avoir fait enrager sa nourrice à ce point. Elle s'était assise sur le tas de rondins de bois. Elle avait ramené ses jambes sous elle. Siloé attendait que la vieille dame vienne la retrouver. Avec la pointe de ses pieds elle dessinait mécaniquement des ronds. Elle ne doutait pas qu'elles s'embrasseraient lors des retrouvailles. Des larmes jailliraient de leurs yeux. Des mots doux seraient échangés. Le cœur d'Agreda était un caramel mou qui fondait au contact de Siloé.

Le menton sur ses genoux, elle fixa le sol devant elle. Elle surprit, qui courait poursuivi par sa longue queue effilée, un rat de cave. Il était gras et lourdaud. Indifférent à la nouvelle locataire des lieux, il était bien plus préoccupé par le morceau de carotte qu'il venait de subtiliser dans un sac en toile de jute. Il le tenait entre ses mâchoires. Le museau relevé. Les oreilles basses. Siloé fut parcourue d'un frisson. Le rat disparut dans un trou du mur. Il réapparut quelques secondes plus tard. Sans carotte cette fois-ci. Il se dressa sur ses pattes de derrière puis retomba sur son séant. Il s'agita étrangement. Il ne semblait pas se décider pour une direction précise. Les fibrilles de ses moustaches vibraient avec frénésie. Il allait dans un sens. Virait